

Georges JOUFFRON

avec la collaboration de
Ronald Ronnie MARY

TOUJOURS TOUT SEUL !

Déporté et interné dans
10 camps de concentration à 15 ans !

***On ne vit pas après les camps de concentration,
on vit avec en permanence...***

Photos de couverture (DR) :

*Mémorial du camp de la gestapo de la Neue Brem
Metzer Strasse / Zinzinger Strasse - 66117 Saarbrücken - Allemagne*

**« L'étang d'eau du camp autour duquel les prisonniers
étaient obligés de tourner sans fin... »**

<https://1933-1945.land-of-memory.eu/fr/erinnerungsort/camp-de-la-gestapo-de-la-neue-bremm/>

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-8034-6

© Georges JOUFFRON

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Nuits et Brouillard

*Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers,
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés,
Qui déchiraient la nuit de leurs ongles battants.
Ils étaient des milliers, ils étaient vingt et cent.*

*Ils se croyaient des hommes, n'étaient plus que des nombres.
Depuis longtemps, leurs dés avaient été jetés.
Dès que la main retombe, il ne reste qu'une ombre.
Ils ne devaient jamais plus revoir un été.*

*La fuite monotone et sans hâte du temps,
Survivre encore un jour, une heure, obstinément.
Combien de tours de roues, d'arrêts et de départs,
Qui n'en finissent pas de distiller l'espoir.*

*Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel.
Certains priaient Jésus, Jehovah ou Vishnou.
D'autres ne priaient pas, mais qu'importe le ciel,
Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux.*

*Ils n'arrivaient pas tous à la fin du voyage.
Ceux qui sont revenus peuvent-ils être heureux ?
Ils essaient d'oublier, étonnés qu'à leur âge,
Les veines de leurs bras soient devenues si bleues.*

*Les Allemands guettaient du haut des miradors.
La lune se taisait comme vous vous taisiez,
En regardant au loin, en regardant dehors.
Votre chair était tendre à leurs chiens policiers.*

*On me dit à présent que ces mots n'ont plus cours,
Qu'il vaut mieux ne chanter que des chansons d'amour,
Que le sang sèche vite en entrant dans l'histoire,
Et qu'il ne sert à rien de prendre une guitare.*

*Mais qui donc est de taille à pouvoir m'arrêter ?
L'ombre s'est faite humaine, aujourd'hui c'est l'été.
Je twisterais les mots s'il fallait les twister,
Pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez.*

*Vous étiez vingt et cent, vous étiez des milliers,
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés,
Qui déchiriez la nuit de vos ongles battants
Vous étiez des milliers, vous étiez vingt et cent...*

Paroles et Musique : Jean Ferrat, 1963

Sommaire

Introduction

- . Tout a un début... Même moi !
- . Avignon
- . 1939, la France est en guerre...
- . Marseille
- . Zone libre, Zone occupée : au Nord, c'était la guerre !
- . Le Réseau Abbé Blanc
- . Marseille occupée...

Marseille 27 août 1943 : l'arrestation

- . Marseille, 27 août 1943 : l'emprisonnement
- . Décembre 1943 : premier transfert et première tentative d'évasion

Les camps...

- . Compiègne Royallieu
- . Neue Bremm
- . Sachso (Oranienburg-Sachsenhausen)
- . Usine Heinkel (« succursale » de Oranienbourg-Sachsenhausen)
- . Dachau
- . Hallach
- à côté de Dora-Mittelbau (ou Dora-Nordhausen, ou Nordhausen)
- . Le Struthof (*Natzweiler-Struthof*)
- . Haslach-Barbe (ou « Barbe (barbeau) H »)
- un dernier camp près de Haslach

Evasion / libération : 23 avril 1945

- . Mai 1945 : Marseille, le retour !
- . Paris : hôtel Lutétia
- . Marseille... enfin !

Conclusion

- . Quelques questions avant de nous quitter...

Annexes

- . Le Réseau ABBE-BLANC

Documents officiels

- . Homologation (*Sous-série GR 16 P - Dossiers administratifs de résistantes et résistants*)

- . Titres, homologations et services pour faits de résistance

JOUFFRON Georges

JOUFFRON Stéphane

MARTIN Marie Louise, épouse Jouffron

MARTIN Georgette

BLANC Louis

- . Documents d'époque (*documents individuels de Georges Jouffron, du camp de concentration de Natzweiler (Struthof)*)...

*

Introduction

*« L'intelligence, ce n'est pas ce que l'on sait,
mais ce que l'on fait quand on ne sait pas »*
Jean Piaget - *Psychologue suisse (1896 – 1980)*

L'envie d'écrire ce livre m'est venue après différentes discussions avec une amie : Brigitte Spitz. C'est elle qui a recueilli et retranscrit mon tout premier témoignage...
Qu'elle en soit ici remerciée !

Lors d'une visite ensemble dans sa famille, dans l'Est de la France (à Forbach), au début des années '80, cette infirmière qui habite à Marseille a commencé à me poser des questions sur mon passé avec l'Allemagne toute proche de chez elle. J'étais là aussi avec Nanou, mon épouse. Profitant de la proximité géographique, je me suis laissé entraîner sur les pas de mon passé, vers les vestiges du camp de concentration le plus proche que j'avais connu : Neue Bremm.

Tout de suite, j'ai voulu ce livre pour mes enfants, petits-enfants et celles et ceux à venir...
Pour la famille.

Et à tous ces innombrables morts dont la souffrance fut inutile.

Afin que tous et chacun sache ce que leur grand-père et certains membres de leur famille avait vécu. Et comment. Et pourquoi. Ceci, pour laisser une trace.

Pour qu'ils découvrent que ce que j'ai vécu, avec des millions d'autres, ça n'a pas de nom.

Pour leur dire que la menace fasciste et totalitaire est toujours présente dans notre monde.

Que ce fascisme soit de droite (les Nazis de Hitler) ou de gauche (les Bolchéviques et autres communistes nostalgiques de Staline), il est toujours présent et prêt à ressurgir.

J'ai voulu ce livre aussi pour leur dire que l'être humain est capable de se comporter comme une brute épaisse. Que, aussi incompréhensible que ce soit, un bon chrétien (ou autre religion) qui fait ses prières tous les jours, est aussi capable de tuer dans les minutes qui suivent un autre être humain d'un coup de poing, aussi simplement que je le dis-là. Et sans aucun état d'âme.

Je l'ai vu au quotidien durant deux ans.

Et surtout, j'ai voulu ce livre pour que tous comprennent que la nuit à toujours une fin, que derrière les nuages de l'arbitraire, qu'après la tempête et les souffrances, qu'au bout du tunnel de n'importe quelle prison, il y a encore et toujours le soleil : il a toujours été là, seulement caché par la folie de certains hommes...

G.J.

Tout a un début... même moi !

Je suis né à Sorgues, dans le Vaucluse, le **3 décembre 1927**.
Mon frère aîné Stéphane était déjà arrivé le 15 novembre 1923 (*décédé le 17 janvier 2007, à Marseille*).

Mon premier souvenir remonte au temps d'une ferme que mes parents louaient, avant d'aller habiter une autre maison que mon père avait fait construire un peu en dehors du village, avec un très gros mimosa planté devant. J'avais 3 ou 4 ans. Un jour j'ai découvert qu'au-dessus des WC, il y avait un petit fenestron avec des barreaux. J'ai vite compris qu'en montant sur la cuvette, je pouvais passer entre les barreaux pour aller dehors. Et alors, la liberté s'ouvrait à moi...

Déjà aventurier audacieux et avec bien peu de limites !

Année 1927

04/02/1927 : Malcolm Campbell atteint le record du monde vitesse : 281,4 km/h.

20/02/1927 : Naissance du grand couturier Hubert de Givenchy.

01/03/1927 : Naissance du chanteur noir américain Harry Belafonte, défenseur des droits civiques auprès de Martin Luther King.

05/03/1927 : Graves intempéries avec fortes chutes de neige à l'est du Massif Central, par exemple 45 cm à St Etienne.

08/05/1927 : Disparition de l'avion « L'oiseau blanc » dans l'Atlantique, avec ses deux pilotes Charles Nungesser et François Coli qui tentaient de traverser l'Atlantique pour la première fois... puis, quelques jours plus tard...

... 20/05/1927 : Charles Lindbergh, seul à bord de son avion monoplan « Spirit of Saint-Louis » traverse l'Atlantique pour la première fois, en 33 heures et 30 minutes.

22/05/1927 : Un terrible séisme secoue la ville de Xining, en Chine, faisant environ 200.000 morts.

30/05/1927 : A New-York, 1000 membres du Ku Klux Klan défilent vêtus d'une robe et d'une capuche blanches. Fred Trump, père de Donald Trump, est arrêté sur le lieu de la manifestation, puis relâché.

13/07/1927 : Naissance de Simone Veil, femme politique française qui fit voter la loi sur l'IVG (interruption volontaire de grossesse) le 29 novembre 1974.

01/08/1927 : L'insurrection du 1er août 1927 en Chine marque le début de la guerre civile qui oppose le parti nationaliste (de Tchang Kai-chek) au parti communiste (de Mao Tse-Tung).

23/08/1927 : Exécution aux Etats-Unis de Sacco et Vanzetti, deux militants anarchistes soupçonnés de meurtre... puis, par la suite, innocentés par la Justice.

06/10/1927 : Le film « Le chanteur de jazz » d'Alan Crosland sort à New-York : c'est le premier film parlant dont le son est synchronisé avec l'image.

15/11/1927 : Les révolutionnaires russes Léon Trotski (assassiné à Mexico le 20 août 1940) et Grigori Zinoviev (fusillé à Moscou le 25 août 1936) sont exclus du parti communiste soviétique.

***08/12/1927 : Le président du Racing Club de France, Pierre Gillou, et le président du Stade français, Emile Lesieur, décident de s'unir pour construire un stade de tennis qu'ils appelleront... Roland Garros
(...)***

À Sorgues, par l'intermédiaire de mon grand-père paternel, chez les Jouffron on était vigneron et tonneliers. Les clients principaux étaient de Châteauneuf-du-pape. De plus, le papy avait planté des abricotiers dans la plaine de Sorgues et créé une fabrique de confiture, et aussi fondé un moulin à huile. Il vendait ses confitures et son huile d'olive avec succès ; notamment aux établissements Félix Potin à Paris. J'y reviendrai...

Châteauneuf-du-Pape est une commune française située dans le département de Vaucluse, en région Provence-Alpes-Côte d'Azur. Le châteauneuf-du-pape est un vin très réputé, d'appellation d'origine contrôlée (AOC), produit sur les communes de Châteauneuf-du-Pape, d'Orange, de Bédarrides, de Sorgues et de Courthézon, en Vaucluse. C'est ici que prit corps pour la première fois la notion d'AOC.

Félix Potin fut une enseigne française de distribution créée par l'épicier Félix Potin au milieu

du XIXe siècle, et qui perdura jusqu'à la fin du XXe siècle. Les différentes succursales ont alors été absorbées par les groupes Promodès et Franprix.

Comme activité principale, mon père - Antonin *Charles Joseph Agniel Agricul* Jouffron - passait son temps à dilapider l'argent de la famille avec des filles à la cuisse légère. Il était né le 16 mars 1894 à Châteauneuf-du-pape (et décédé à Avignon, le 7 août 1987).

Quant à ma mère, Marie-Louise, on dirait aujourd'hui qu'elle était « mère au foyer »...

Marie-Louise et sa sœur Georgette étaient les filles de Mr Emile Martin et de Mme Rosa Martin qui tenaient la Ruche Méridionale à Sorgues. C'était un « magasin à succursales » (on dirait aujourd'hui des « supérettes ») ; à l'époque, on nommait ces magasins des « épiceries ». Marie-Louise et Georgette étaient nées à Paris...

Mais là, je vais un peu vite...

La Ruche méridionale fut un groupe français régional de grande distribution, créé en 1905 par Lucien Samson et Joseph Blanc, basé à Agen (Lot-et-Garonne), disparu en 1997. Les différentes succursales ont été alors absorbées par le groupe Casino.

Mon grand-père maternel - Mr Emile Martin -, était le fils d'une famille qui avait hérité une entreprise de pompes

funèbres, du côté de Vedène (Vaucluse). Quant à ma grand-mère maternelle – Mme Rosa Martin – elle venait d’une famille de « grands bourgeois » issue d’un certain Marquis Manca de Vallombrosa (dont on retrouve des origines depuis le XVIe siècle, à la fois en Italie, en Espagne et sur la Côte d’Azur).

Mon grand-oncle, le frère de ma grand-mère maternelle se nommait Henri Manca de Vallombrosa (mais à l’époque, le « de Vallombrosa » avait déjà été supprimé, ce n’était plus que Manca). Il était le majordome d’un des représentants de la nombreuse famille Rothschild ; il habitait à Chantilly (dans l’Oise, au nord de Paris). Ces gens richissimes possédaient, entre autres, des vignobles dans le bordelais et un haras avec des chevaux de courses à Chantilly.

A la même époque, mon grand-père, Emile Martin s’occupait des chevaux de la famille, à Vedène. Il les montait, les entraînait... Et quand Mademoiselle Rosa de Vallombrosa a rencontré mon grand-père, ils se sont plus, ils se sont aimés, ils se sont mariés.

Souvenons-nous que mon grand-oncle Henri était déjà au service de la famille Rothschild.

Le détail va avoir son importance...

Peut-être que mon grand-père n’a plus voulu gérer les pompes funèbres de Vedène. Quoi qu’il en soit, c’est par l’intermédiaire de mon grand-oncle Henri - devenu simple Manca -, que les jeunes mariés, famille Emile et Rosa Martin, sont montés s’installer à Paris. Ils se sont posés

dans le très chic quartier du parc Monceau (8^e arrondissement) ; ils y ont géré une boutique Félix Potin. Ils étaient donc épiciers ; et c'est là que sont nées leurs 2 filles : Marie-Louise, le 6 mars 1901 (*décédée en 1970, à Fourques / Gard*) ; et Georgette Emilienne Marie, le 12 décembre 1903 (*décédée le 20 octobre 2011, à Marseille*).

Donc, quand je suis né, mon père... ce n'était pas terrible ; et ma mère était femme au foyer, certainement pas très heureuse.

Mon père, Antonin, n'avait aucune activité professionnelle suivie. Il avait bien essayé quelques petits trucs, mais rien n'avait vraiment marché. Par exemple, il a été le premier à Sorgues à créer une entreprise de location de matériel agricole. Mais comme il était très mauvais gestionnaire et qu'il ne pensait qu'à faire la bringue...

C'est à cette époque (**1930/31**) qu'il a fait construire une maison pour la famille qui s'agrandissait.

Nous sommes alors partis de la petite ferme qu'on louait et où coulait la Sorgues (le fleuve, affluent du Rhône) au bout du champ. Nous sommes venus habiter dans cette nouvelle maison, toujours à Sorgues. En dehors du village, mais juste à 500 mètres, donc tout près. J'allais dans Sorgues en 5 ou 10 minutes en courant. C'était une grande et belle maison. Chacun sa chambre.

Je me souviens que quand nous avons déménagé, mon père n'était déjà plus dans les machines agricoles. Par

l'intermédiaire d'un cousin (Mr Porte, d'une famille bourgeoise de Sorgues, liée à la famille Jouffron) il était entré à la poudrerie de Sorgues, certainement dans l'administration.

Ma sœur (Roselyne) allait naître 3 ans après.

*

Un peu auparavant, j'avais fait la connaissance de ma marraine, la sœur d'Emile Martin (mon grand-père maternel). Elle habitait à Sète. Elle était venue à Sorgues pour l'anniversaire de mes 3 ans. A cette occasion, elle m'a offert un petit chien, le fils de sa propre petite chienne : un Loulou de Poméranie. Je l'avais baptisé Pipo.

Le Loulou de Poméranie, aussi appelé Spitz nain ou Poméranien, est un chien délicat qui a du caractère et rayonne de gentillesse. Il ressemble à un petit renard. Son poil de couverture long et dressé et un sous-poil épais lui donnent l'air d'une petite boule pelucheuse. La robe du Loulou de Poméranie peut être de nombreuses couleurs. Un chien adulte mesure entre 18 et 30 cm, en fonction de sa morphologie et de sa lignée. Le poids idéal est de 1,8-2 kg pour les mâles et de 2-2,5 kg pour les femelles.

Pipo était très grand parce que croisé avec un chien de traîneau du genre Husky. Ce chien, je l'ai élevé tout seul. Personne n'avait le droit de le toucher. Il était à moi !

Et avec Pipo, j'ai déambulé absolument partout dans Sorgues.

Quand on voyait Pipo, on savait que Georges n'était pas loin.

J'allais à la maternelle de l'établissement d'enseignement catholique, à côté de l'église, en bas du village. Quant à Stéphane, mon grand frère, il fréquentait déjà la « grande » école. Lui et ses copains étaient assez peu intéressés par le « minot » que j'étais ; mais c'est déjà à cette époque qu'en grand frère prévenant, il m'a associé à sa passion : le football.

Donc, nous avons une balle. Une balle, plutôt qu'un ballon ; je ne sais même pas si, à l'époque, nous savions où on pouvait acheter un ballon. C'est dans le pré, à côté de la maison que nous jouions très souvent au foot. C'était notre jeu favori à tous les deux...

C'est d'ailleurs à cette époque – j'avais à peine 3 ou 4 ans – qu'il a constaté que je croyais toujours au Père Noël. Une fin d'après-midi, nos parents n'étaient pas là, il m'a entrepris en me disant :

- Tu es un couillon ; le Père Noël n'existe pas. Et je vais te le prouver : qu'est-ce que tu as commandé pour Noël à ton Père Noël ?

- Un ballon !

- Et bien tu vas voir où il cache ton cadeau le Père Noël...

Il m'a mené dans sa chambre, ouvert son armoire, puis m'a montré l'étagère du haut :

- Tu vois quoi, là-haut ?

- ... !

Il y avait un beau ballon ! Un vrai ballon, pas une petite balle comme celle dont nous avons l'habitude. Un vrai ballon de football.

- Tu vois ? Ça c'est ton ballon pour Noël !

Je suis quand même resté incrédule :

- Non, ce n'est pas vrai, je ne te crois pas, ça c'est un ballon à toi...

Mais effectivement, pour Noël, j'ai eu mon ballon : celui de l'armoire et pas un autre.

Steph avait cassé le mythe et levé le voile devant mes yeux. En fait, il venait de jouer son rôle de grand-frère : initiateur, avec ce rien de cruauté amusée devant ma naïveté de « tout petit », mais avec une bienveillance dont je garde le souvenir au cœur ; ce qu'il a toujours fait avec moi tout au long de notre vie.

Pour pouvoir jouer avec lui, foot ou autre, j'étais obligé d'allonger mon pas. Toujours. Et tout au long de mon – de notre – enfance. Ce qui fait que j'ai acquis très vite une belle vélocité pour mon âge. Sans le savoir, ni même le vouloir, Steph a été mon « coach sportif perso » qui m'a permis d'être toujours le plus rapide dans les jeux avec mes copains. Par exemple, quand on jouait à la course en faisant rouler une roue de vélo – sans le pneu – devant nous, j'arrivais toujours le premier. Imbattable !

J'adorais ça : être le premier et (quasiment) imprenable par mes copains de mon âge...

Merci Steph !

Je me souviens de cousins qui habitaient à Sète : Paul et Jean Bagnols-Martin. Leur grand-mère était la sœur de mon grand-père maternel, Emile. Donc, il était leur grand-oncle.

Ces trois-là étaient sensiblement du même âge. Et de temps en temps, j'allais aussi les rejoindre. Parfois, on faisait un circuit d'une dizaine de kilomètres en courant. Pas une compétition, mais juste comme ça, car les deux sétois étaient de bons sportifs.

J'étais le plus petit, en âge et en taille. Je suivais le mouvement, mais j'arrivais le dernier, pas très loin mais dernier. Je ne pouvais pas encore assurer une course sur une longue distance.

En revanche, j'ai pris conscience, en me mesurant à ces « grands », que je savais de mieux en mieux être rapide. Et quand je me suis mis à jouer au ballon dans une équipe, au patronage, on s'est rendu compte que j'avais des dispositions physiques pour la rapidité à la course à pied ou sur un terrain.

Par la suite, en 1946, après la guerre, au retour des camps, j'ai joué dans une équipe de foot du côté de Versailles ; l'entraîneur a eu un jour l'idée de me chronométrer sur 100 mètres : 12 secondes et des poussières !

Précision

Le 20 juillet 1941, René Valmy établit le record de France du 100 mètres, en 10 secondes et 5 dixièmes. Record égalé par Etienne Bally, le 13

juillet 1947. Dans le même temps, c'est l'époque où le record du monde établi par Jesse Owens lors des jeux olympiques de 1936 à Berlin tient toujours : 10 secondes et 2 dixièmes...

Cette prédisposition physique m'a bien servi un jour où, à Sorgues, j'avais 4 ou 5 ans, Steph et moi on courait sur les toits d'une remise.

Sans voir, nous avons dérangé un nid de guêpes...

D'un coup, ça a été « sauve qui peut ». Nous avons, juste à côté, un réservoir rempli de l'eau d'un puit ; c'était notre réserve d'eau potable : une cuve qui était une vieille chaudière de train à vapeur, ouverte sur le dessus.

Et là, la vitesse m'a permis de très vite aller plonger dans cette énorme « bassine » pour échapper aux bestioles très énervées. Sous l'eau. En remontant de temps en temps pour reprendre de l'air, puis en replongeant... jusqu'à ce qu'elles se lassent et que mon frère et moi, nous puissions sortir de là et rentrer vite à la maison.

Steph a toujours été présent pour moi et Rosie, notre sœur. Un genre de « Super-Grand-Frère ». D'ailleurs, quand bien plus tard, avec une partie de la famille, nous avons été arrêtés par la gestapo, c'est lui qui a sauvé Rosie et a trouvé une solution pour la mettre à l'abri pour tout le temps de la guerre. J'y reviendrai...

*

En revanche, Steph et moi, nous ne parlions jamais de ce que nous avions l'occasion de voir et vivre à la maison. Lui « s'évadait » régulièrement chez nos grands-parents, Emile et Rosa ; moi je vivais ma vie. Point...

A l'époque, contrairement à aujourd'hui, les enfants étaient complètement écartés du monde des adultes. Les discussions de parents ne se faisaient jamais en présence des enfants.

Et durant toute cette période de ma petite enfance, ma mère (Marie-Louise) était comme toujours à la maison. Elle prenait soin de sa famille. Mais surtout, elle devait subir le sale caractère de sa belle-mère, la mère de son mari.

J'ai effacé son prénom de ma mémoire, tellement cette Mme Porte était une garce finie !

Méchante comme la gale avec ma mère, mais pas avec nous, les enfants. Encore relativement valide quand je suis né, elle est devenue grabataire peu à peu, ne quittant que de plus en plus rarement sa chambre.

Entre la mère et le fils, Marie-Louise endurait une « drôle » d'existence...

Elle a passé une vie pas simple. Comment a-t-elle pu supporter ?

C'est ce que je lui ai demandé, 17 ans après.

Sa réponse : c'était pour nous, ses enfants. Mais pour elle, c'était une vie de galère : son mari la battait et sa belle-mère la méprisait et la maltraitait.

Elle voulait garder le cercle familial ; elle y a survécu et nous a toujours aimé très fort.

C'est dire si c'était une femme puissante.

En fait, elle était Catholique convaincue. Pour elle, il n'était pas envisageable de divorcer.

Ce n'était pas concevable dans son esprit.

Elle supportait tout pour essayer de préserver la cellule familiale.

Pourtant, si elle était une femme au foyer, elle n'était certainement pas une mère-poule.

Mon frère et moi, nous étions très libres ; ce qui tombait bien puisque j'avais déjà un caractère très individualiste. Presque sauvage. Je voulais juste qu'on me laisse tranquille.

Je vivais dans mon monde et Pipo partageait mon univers.

Je jouais même au foot avec lui : je lui disais d'arrêter la balle, et en bon gardien de but, il adorait bloquer le ballon et me toiser fièrement en me disant du regard : « T'as vu !?... »

Il était aussi très protecteur, autant avec moi que pour son « chez lui »...

Par exemple, je devais avoir autour de 5 ans, mon père était tombé malade et devait garder le lit. Pour le raser et lui couper les cheveux, on a donc demandé au barbier du village de venir à la maison. Et il est venu... mais n'a jamais pu rentrer dans la maison !

Sitôt qu'il s'est présenté au bout de l'allée à l'entrée de la propriété, avec sa mallette de coiffeur, Pipo s'est mis en travers de son chemin. L'autre n'a pas pu passer. Pourtant il le connaissait, ce n'était pas un « étranger ». La négociation avec le chien a été rude ; nous étions prêts à lâcher pour lui le plus bel os de la terre, je l'ai caressé et je lui ai expliqué que ce monsieur venait en ami, j'ai essayé de détourner son attention... Rien du tout !

Le barbier s'en est retourné d'où il venait.

Le plus fort, c'est que quand je suis allé me faire couper les cheveux un peu plus tard, chez ce même coiffeur, mais dans son échoppe au village, Pipo m'a accompagné. Puis, très docilement, il m'a attendu à l'extérieur, sans montrer la moindre hostilité auprès du bonhomme qu'il était prêt à découper en morceau la semaine précédente.

On n'a jamais compris pourquoi...

Protecteur, le Pipo, mais « urbain » : il savait vivre en société, mais se montrait particulièrement sélectif sur les visiteurs autorisés à franchir le pas de sa porte ; notamment le facteur habituel qui ne pouvait approcher que sous la garde rapprochée de ma mère, laquelle par précaution sortait à sa rencontre quand il se présentait pour livrer le courrier. En revanche, quand c'était un autre employé des Postes qui venait, il n'était pas rare de retrouver le courrier dans le bosquet d'aubépines qui trônait à l'entrée du chemin, car lui non plus n'avait pas pu passer...

Pour tous les autres que la famille, Pipo était très clair : on ne passe pas !

*

Quand ma sœur Rosie est née (*Roseline Thérèse Marie, née le 28 avril 1934, décédée le 16 mars 2009 à Allauch/Marseille*), j'avais 5 / 6 ans. Rien n'avait changé dans la famille, et rien n'a changé avec cette nouvelle naissance. Ma sœur est arrivée dans cette atmosphère malsaine et violente.

Cela dit, pour nous les enfants, l'ambiance était « normale ». Nous n'avions jamais connu autre chose. Nous entendions nos parents se disputer régulièrement. Je n'ai pas souvenir que cela me perturbait vraiment. En revanche je me rappelle très bien de la façon violente et méchante qu'avait ma grand-mère de parler à ma mère : autoritaire et gratuitement méchante. Pas d'insultes, mais un ton volontairement blessant, juste pour rabaisser l'autre. On voyait bien qu'elle était cruelle : un jour, elle a balancé son assiette de soupe à la tête de ma mère. Et en retour, ma mère continuait de prendre soin d'elle, en bonne catholique, jusqu'à lui faire sa toilette intime tous les jours, malgré les brimades.

*

Pendant ce temps-là, je n'étais alors que très peu en contact avec ce qui se passait dans le monde. Seul mais pas